

Olivier Flourney

## Métapsychanalyse

Paru dans la Revue française de psychanalyse. Volume 49, Numéro 5, 1985.

**Pour citer ce document :**

Flourney, O. Métapsychanalyse. In : *Revue française de psychanalyse*. Vol. 49, N° 5, 1985. 1365-1384.

[http://www.flourney.ch/docs/Olivier\\_FLOURNOY\\_Articles\\_1985a.pdf](http://www.flourney.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1985a.pdf)



# Métapsychanalyse

*Olivier Flourney*

J'aimerais dans les lignes qui suivent développer les trois propositions que voici :

La métapsychologie est, au sens fort, la théorie la plus compacte et la plus abstraite de l'expérience de la cure psychanalytique.

La métapsychologie est, au sens faible, la théorie psychanalytique la plus compacte et la plus abstraite de l'appareil psychique et de son fonctionnement.

Du point de vue de la chronologie des théories freudiennes, la métapsychologie au sens fort a précédé la métapsychologie au sens faible, et lui a servi de modèle.<sup>1</sup>

Depuis les origines de la psychanalyse, la théorie psychanalytique a toujours nécessité de la part de qui s'y intéresse une prise de position quant à ses options personnelles. Elle est appréhendée soit du dehors, soit du dedans. Ce qui n'est pas sans conséquences sur la théorie elle-même qui s'en trouve divisée en deux, même si bien souvent cela n'est pas spécifié. Cette division m'incite à distinguer les théories psychanalytiques au sens fort de celles au sens faible.

La théorie au sens fort est l'élaboration et le reflet fidèle de ce qui se passe pendant l'expérience de la cure, selon le psychanalyste qui la vit et la dirige. En ceci elle est strictement délimitée et ne saurait s'appliquer à d'autres situations. L'analyste qui fait sienne une telle théorie se doit de la défendre contre la convoitise et les attaques du dehors. Il se doit aussi de la critiquer, de l'appro-

---

<sup>1</sup> Pour ce qui est des expressions « sens fort » et « sens faible » je me suis inspiré de Karl Popper. Dans mon livre *L'acte de passage* j'ai utilisé les termes aventure et modèle pour distinguer le vécu analytique de son élaboration. Dans cet essai il s'agit d'une même distinction mais au sein de la théorie elle-même.

fondir, comme son bien le plus cher, voire de la modifier si elle ne lui semble pas répondre à son attente, car elle est le modèle et le guide de son action.

La théorie au sens faible est l'élaboration et le reflet de la pensée du psychanalyste comme être au monde. C'est une théorie de l'appareil psychique et de son fonctionnement, elle concerne l'individu en général. Elle s'adresse donc à quiconque veut s'y intéresser, peu importe qu'il soit psychanalyste ou non, qu'il ait l'expérience de la cure ou pas. L'analyste n'éprouve pas la même obligation à son égard qu'à l'égard de la précédente. Il n'est nullement vital pour lui de la défendre du fait qu'elle n'est convoitée par personne puisqu'elle est à disposition de tous, et il n'a pas à partir en guerre contre ses détracteurs puisqu'ils ne s'en prennent qu'à une théorie psychologique dite universelle qui ne nécessite que des prises de position argumentatives, intellectuelles, et non pas un engagement personnel de l'ordre de la croyance.

Ces deux sortes de théories, bien que provenant de l'analyste, ont donc un effet de *feed-back* fort différent. La théorie générale de l'appareil psychique, ou théorie faible, stimule sa réflexion, elle mérite qu'il s'y attarde, qu'il l'étudie, qu'il la discute puisqu'elle concerne sa profession. Il se doit de la travailler.

La théorie au sens fort le touche bien autrement, elle l'interpelle activement, il l'accepte ou l'embrasse de manière passionnelle, immédiate, il a besoin d'y croire. Parfois, saisi par le doute ou la révolte, il peut la rejeter avec violence ou désespoir. Elle le travaille.

C'est ainsi que les concepts psychanalytiques les plus classiques ou les plus fondamentaux peuvent n'avoir plus du tout le même sens selon qu'ils sont entendus dans le contexte de l'une ou l'autre de ces deux théories.

## II

Toutes les théories nécessitent un modèle – une préconception pourrait-on dire. Elles ne peuvent sortir du néant. On est donc en droit de supposer, en ce qui concerne l'analyse, que ce sera la théorie faible qui servira de modèle à la théorie forte, si l'on admet que le mouvement du général au particulier correspond à l'idée que la psychanalyse, bien qu'issue d'une pratique originale se déroulant dans un cadre hautement spécifique, demeure le produit d'une activité psychologique qui appartient à l'homme en général.

Toutefois la métapsychologie me semble faire exception à cette règle, comme je l'ai suggéré dans mes propositions initiales. Si tel est le cas, c'est le statut même de la psychanalyse par rapport à la psychologie qui s'en trouve modifié. La psychanalyse n'est plus un cas particulier de la psychologie puisque la proposition inverse devient possible : la psychologie elle-même peut aussi n'être à l'occasion qu'un cas particulier de la psychanalyse, laquelle lui sert alors de modèle.

## III

Freud, créateur de la théorie psychanalytique, du mouvement psychanalytique, et si l'on veut de l'idéologie psychanalytique – et c'est en sa qualité de créateur qu'il est une personnalité exceptionnelle, résolument hors du commun –, a néanmoins trouvé dans son expérience, sa culture, et dans l'histoire du monde de l'époque des modèles non analytiques qu'il a su exploiter pour accomplir son destin. J'en rappellerai trois pour poursuivre mon propos :

La névrose d'abord, l'hystérie en particulier, qui selon Breuer et lui-même dissimule un sens bien précis derrière ses symptômes. L'hystérique se révèle être psychiquement aveugle, et lui ouvrir les yeux sur le sens en question, ce qui sera efficace et bénéfique pour sa santé, deviendra le modèle d'une théorie qui sera tout autre chose que celle de sa guérison.

La sexualité infantile ensuite, ignorée en grande partie jusqu'alors si ce n'est pour ses aspects honteux et anormaux, sexualité envisagée dans le cadre de la famille, père, mère, enfant, et qui offrira le substrat explicatif au sens du symptôme. Ce sont sa découverte et sa description qui vont peu à peu se muer en soubassements organiques » de la théorie.

Enfin le mythe d'Œdipe et sa mise en acte par le dramaturge – *Œdipe Roi* plus particulièrement – qui deviendront exemplaires quant aux conséquences chez l'adulte de l'aveuglement par rapport à sa sexualité infantile demeurée agissante à travers les années, et qui seront à la source du complexe du même nom.

La théorie psychanalytique peut donc être considérée sous un certain angle comme découlant de ces trois modèles et les rappeler tout en en étant fort différente.

Par exemple, la théorie qui voudra que l'expérience se déroule dans un cadre bien précis, divan, fauteuil, etc., et incite à tout dire selon la règle fondamentale, rappellera la soi-disant spontanéité du langage de l'enfance et l'aveuglement du névrosé. Quant la manière de formuler les aléas de l'expérience, elle sera radicalement différente de celle qui concerne les modèles en question. Il ne s'agira plus de sens caché, d'oubli ou d'aveuglement, il s'agira plutôt de refoulement et d'inconscient pour le sens ignoré des symptômes, de pulsions pour les effets de la sexualité infantile, de complexe d'Œdipe venant se substituer aux mythes et légendes, ou encore de castration prenant la place de l'acte d'automutilation du héros.

L'inconscient, ce nouveau venu propre à la théorie psychanalytique et non pas à ses modèles, est un bon exemple d'un concept appartenant à une théorie faible et forte tout à la fois.

Du point de vue de la théorie faible, L'inconscient, en tant que concept psychanalytique, est devenu une notion, une idée, acceptée et reconnue de tous ou presque. L'un d'entre nous n'a-t-il pas récemment cité à l'appui de cette thèse

le cas d'un chef d'Etat qui ferait un lapsus à la télévision? Chaque auditeur y réagirait, disait-il lui-même devant le petit écran. Je ne souscrirai toutefois que partiellement à ce point de vue pour deux raisons au moins.

La première est qu'à mon avis seul un certain nombre d'auditeurs saisiront l'occasion pour le remarquer, voire en rire, sans pour autant être nécessairement convaincus de la véracité du sens dévoilé. Ce ne seront en fin de compte que les gens chez lesquels le lapsus révélera un sens caché qui leur est personnel, et qu'ils pourront de ce fait reconnaître chez autrui, qui riront de lui, ou seront embarrassés, auront honte pour lui. Ainsi, même au sens faible, la théorie psychanalytique concernant l'inconscient ne serait acceptable que pour une fraction de la population en mesure de s'y intéresser.

La seconde tient à l'énonciateur du lapsus qui n'y verra qu'un incident fâcheux, une langue qui a fourché, un événement agaçant ou négligeable, mais vraisemblablement pas une manifestation originale de lui inconnue et traduisant un aspect de sa personnalité lui permettant de découvrir quelque chose de son inconscient. A titre anecdotique, il y a quelque temps, un commentateur a dit à la télévision que M. Mitterrand, de retour de Nouvelle-Calédonie, aurait déclaré que son voyage avait permis aux Calédoniens de dialoguer à nouveau. Ce lapsus qui aurait enchanté le Freud de *La vie quotidienne* ou des *Mots d'esprit* sera exploité, ignoré, voire même pas remarqué du tout selon les individus.

Quoi qu'il en soit, l'inconscient vu de la sorte est une manifestation en plein, quelque chose de tangible qu'on peut aisément mettre en évidence chez une quantité de gens à travers leurs faits et gestes ou leur histoire, comme le montre l'application de la psychanalyse à toute une série de domaines, quelque chose de saisissable dans ce qui incite à la curiosité pour quelque raison que ce soit.

Quoi de plus différent que ce même inconscient pris au sens fort, cet inconnu dont on ne peut rien supposer de plus qu'un creux, qu'un vide, qu'un manque, qu'un négatif, qu'une attente, qu'une aspiration, qu'un vecteur qui, une fois remplis, comblés, formulés, perdent aussitôt cette qualité d'inconscient qu'ils n'ont jamais eue? Même le mot *inconscient*, véritable signifiant au signifié barré, devrait dans le sens saussurien du terme ne pas être prononcé à défaut d'image acoustique.

Quoi de plus étrange aussi que cette pulsion censée pousser à la surface ou dans le présent la sexualité infantile refoulée, pulsion aussi impalpable que l'inconscient lui-même, et qui pourtant se révèle un élément indispensable pour nous permettre de reconnaître et de théoriser ce qui est reconnu.

En bref, pour l'analyste en analyse, cet inconscient au sens fort l'emporte systématiquement et haut la main sur la pensée et l'évaluation rationnelles, la logique, l'art de l'argumentation, lesquels servaient à le justifier dans son sens faible.

L'inconscient au sens faible nous intéresse-t-il alors en tant que psychanalystes? Sans nul doute, mais quel combat avons-nous à mener en sa faveur, quelle

conviction à défendre vis-à-vis de ceux qui ne sont que trop prêts à l'accepter rationnellement ?

Par contraste, l'inconscient au sens fort ne cesse de nous questionner à plus d'un titre.

Bien évidemment parce qu'il est à la racine de la cure, même s'il nous échappe toujours, ou encore parce que, dans un effet de retour, il nous fait réfléchir à deux fois au modèle dont il serait issu. Je mentionnerai à cet égard la sexualité infantile que tout le monde prétend connaître et reconnaître de nos jours : il s'agit là d'un phénomène qu'il serait vraisemblablement rétrograde et absurde de vouloir contester. Et pourtant.

Si la sexualité infantile au sens fort est précisément celle que nous ignorons et que nous présumons avoir existé par le biais de ses conséquences, si même les analystes des plus petits enfants sont contraints de leur interpréter les effets de leurs pulsions au lieu de les décrire simplement, et ceci dès l'âge le plus tendre, alors la sexualité infantile au sens faible n'est peut-être elle-même qu'une pseudo-évidence fondée sur des observations comportementales, objectives, biologiques ou endocriniennes.

Le problème se pose crûment en ces termes : la sexualité infantile de l'expérience analytique n'est et ne sera jamais que *l'autre a posteriori* de la sexualité infantile prise dans son acception générale, scientifique ou populaire.

Il semble du reste que, comme pour l'inconscient, la sexualité infantile concrète, celle que l'on observe chez l'enfant, n'est elle aussi bien souvent attribuée qu'aux autres.

À ma connaissance, rares sont les adultes qui ont souvenance de leur sexualité infantile si ce n'est à travers quelques lointains souvenirs surgissant du passé ou évoqués à l'occasion.

Par ailleurs, les enfants – nos enfants – ont le plus souvent échappé à ce fléau. Il est certes vraisemblable qu'un petit garçon ait dit un jour à sa maman qu'il l'épouserait quand son papa serait mort. Mais de deux choses l'une. Ou c'est sa mère qui l'a entendu et elle sera charmée par l'innocente naïveté d'une telle déclaration, ou c'est son père et, quelque peu vexé, il pensera que cet enfant ne sait pas ce qu'il dit. De toute manière, cette sexualité infantile-là ne jouera que peu de rôle au sein de cette famille ou tout au moins selon cette famille.

Et qu'un tel événement ait eu lieu, ou encore qu'un personnage se souvienne avoir été excité à la vue de sa mère aux cabinets alors qu'il avait, il le jure, seulement dix-huit mois, en quoi et comment cela nous concerne-t-il ?

La sexualité infantile de la psychanalyse, ce n'est pas cela !

C'est une sexualité virtuelle, à découvrir en analyse. C'est une sexualité qui n'existe pas et n'a jamais existé. Autrement dit, l'évocation en analyse d'un souvenir de nature sexuelle, si loin qu'il remonte dans le temps, si authentique qu'il puisse paraître, ne sera nécessairement jamais rien d'autre que l'évocation d'un

*souvenir-écran*, lequel permettra aux analysants de découvrir aussi longtemps que durera l'analyse cette sexualité infantile analytique qui nous est chère.

Car, si la sexualité existe d'emblée, comme l'attestent les observations comportementales des nourrissons, mais si elle n'a pas été à la source de son amnésie, de son refoulement des pulsions, de l'inconscient, etc., alors il n'y a pas d'analyse possible. Une telle sexualité ne serait en rien différente de la sexualité en général; elle ne mérite pas le qualificatif psychanalytique d'infantile. On est libre de parler de sexualité infantile si on le veut, bien entendu; de sexualité pré-pubertaire dans une optique génétique ou développementale; de perversion dans une optique psycho-pathologique ou moraliste, ou encore de tout ce qui conviendra, à l'exception de sexualité infantile psychanalytique, au sens fort.

#### IV

Dans son acception faible, une théorie n'a pas à être défendue à n'importe quel prix du fait de son universalité. Elle n'incite pas aux critiques si ce n'est sur le plan de l'argumentation rationnelle. Ceci ne signifie pas qu'elle ait pour autant moins de valeur que sa contrepartie forte.

Je prendrai en exemple un article de Freud qui me paraît éloquent à cet égard même s'il a déjà fait l'objet de commentaires nombreux par des personnes des plus cultivées et des plus savantes, et je prie donc le lecteur d'excuser mon outre-cuidance. Il s'agit de « La négation » (1925).

Freud commence l'article en question avec la citation d'un bref dialogue entre son patient et lui-même. *Die Mutter ist es nicht* dit le patient à propos d'un élément de son rêve, et Freud de lui répondre aussitôt *also es ist die Mutter*. Littéralement, ce n'est pas la mère... donc c'est la mère. L'explication de cette apparente absurdité est à la fois simple et convaincante : l'analyste prend la liberté d'ignorer la négation; c'est comme si le patient avait dit : il est vrai que ma mère m'est venue à l'esprit quand j'ai pensé à cet élément du rêve, mais je ne me sens pas enclin à tenir compte de cette association, nous dit Freud.

Il s'agit là d'un événement ou d'une séquence soi-disant analytique qui va servir de point de départ à l'étonnante dissertation que l'on sait et qui s'appliquera à tout un chacun. On appréciera en particulier la très belle démonstration qu'une affirmation directe est le fruit de l'affectivité, le produit de la croyance, et qu'une affirmation de type intellectuel est la résultante d'un processus de double négation, impliquant la notion de jugement. Sans négation, ce sommet de l'activité intellectuelle qu'est le jugement n'est pas concevable. Cette théorie du fonctionnement de la pensée que le lecteur est libre d'accepter dans son sens faible – théorie d'intérêt général – se fonde sur la réflexion psychanalytique selon laquelle le jugement négatif serait la substitution intellectuelle du processus de refoulement.



L'article montre bien que dans les propos de l'auteur le sens fort se mêle intimement au sens faible, comme en témoigne par exemple cette phrase : « Cette manière de concevoir la négation correspond bien au fait qu'en analyse nous ne découvrons jamais un "non" dans l'inconscient et que la reconnaissance de l'inconscient de la part du moi s'exprime par une formulation négative. »

Que l'inconscient soit mentionné comme n'étant pas concerné par la négation, laquelle est cependant indispensable à sa reconnaissance, est un problème qui devrait intéresser l'analyste de l'expérience avant tout, mais dans la perspective de ce texte cela devient une déclaration de type psychologique, donc dans mon optique de type faible.

La théorie exprimée à travers « Ce n'est pas la mère, donc c'est la mère », et qui veut que l'analyste en situation ignore la négation, est prise ici dans son sens faible avec toutes les fascinantes implications qu'en tire Freud.

Elle souffre de ce fait d'un défaut majeur aux yeux de l'analyste : elle invite à l'analyse sauvage. Quiconque s'intéresse à elle peut la prendre à son compte et l'appliquer à son voisin qui se serait permis une proposition négative. Et ceci en se fondant sur l'argument freudien initial à savoir que l'affirmation « Il est vrai que ma mère m'est venue à l'esprit » a dû précéder la négation pour la justifier, le meilleur argument sans doute.

Toutefois, même dans l'idée d'une théorie logique et non pas inductive *ad personam* uniquement, la proposition « Ce n'est pas, donc c'est » est bien étrange car il est évident qu'elle mène à l'incohérence du langage la plus absolue. « Ce n'est pas, donc c'est » équivaldrait à la formule « moins  $a$  est égal à  $a$  » qui même si elle est concevable en nombres absolus ne signifie que le chaos pour ce qui est d'une logique discursive. Il faut l'introduire dans le dialogue, donc dans l'écoulement du temps et de l'opinion, pour lui rendre son sens.

On a aussi beaucoup glosé sur les difficultés de traduction de l'expression allemande. On pourrait, pour se tirer d'affaire, imaginer une traduction partielle telle que celle-ci : « La mère est *nicht*, donc *nicht* est la mère », ce qui indiquerait une des impressions que suggère l'allemand à lui seul et qui permettrait de faire abstraction de la situation de dialogue : il s'agirait alors d'une formule du genre «  $a$  est égal à  $b$ , donc  $b$  est égal à  $a$  », formule satisfaisante mais qui gommerait du même coup le paradoxe freudien du fait de l'effacement des signes moins et plus.

Enfin, toute tentative de justifier logiquement la formulation initiale se heurte un autre paradoxe si l'on accepte cette théorie comme théorie générale, il devient impossible de distinguer le vrai du faux, distinction indispensable la compréhension inter-personnelle. Non seulement la théorie inverse devient-elle nécessaire – toute affirmation dissimule la négation, « c'est la mère » cachera le « ce n'est pas la mère » qui serait d'abord venu l'esprit –, mais de surcroît il n'est plus possible de savoir si, dans une situation de dialogue, même intérieur, l'affirmation

est mensongère pour cacher la vérité ou vraie pour dissimuler le mensonge. Ceci peut du reste s'appliquer aussi à la formulation originale.

Ce dernier point nous indique un autre défaut, mineur celui-ci, de cette théorie, à savoir son incomplétude. Mineur pour l'article en question mais important cependant. Si, en effet, on veut l'entendre dans son sens fort, on est alors obligé de la défendre et de l'explicitier car elle prête le flanc à toutes les attaques. Qu'un analyste fonde la véracité de son interprétation sur l'exemple en question et les critiques fuseront, dont la plus élémentaire consistera à affirmer que c'est un peu trop facile. Il faudra donc la compléter à partir du texte même de Freud : la liberté que prend l'analyste est ancrée dans la croyance, il s'agit d'une affirmation irréfléchie, du tac au tac, et cette croyance « affective » est elle-même la résultante de tout un travail « intellectuel » d'analyste qui échappe au lecteur.

On pourrait résumer ainsi la question : il n'y a aucun sens à ce qu'un analysant dise à son analyste à propos d'un élément de son rêve qui n'est pas la mère que ce n'est pas la mère. Ceci parce que l'analyste ne met pas en doute l'imagerie onirique de son patient ni la manière dont il la présente. Un mot est un mot, ce n'est ni son contraire ni un autre mot. En quelque sorte, son écoute est fondamentalement naïve, candide : une fée est une fée, une vache une vache. Si donc l'analysant dit sa négation, c'est qu'il suppose à tort que son interlocuteur risque d'y voir la mère. Il se trompe d'interlocuteur, mais à moitié seulement.

L'analyste va chercher par conséquent à découvrir qui doit être détrompé. A son esprit vont se présenter une foule de personnages dont en premier lieu l'analysant lui-même, et en second le personnage (ou l'élément) du rêve dont il est question. Ensuite viennent à l'esprit tous les participants de la saga transférentielle. Et simultanément l'analyste a à intégrer son hypothèse dans un système de valeurs pour donner sens à cette négation. Il est clair en effet que l'affirmation « donc c'est la mère » peut être plaisante ou déplaisante selon l'identité du destinataire de l'énoncé négatif.

La réponse de l'analyste implique un choix et d'objet et de valeur. Elle est, dans son raccourci, infiniment complexe. Qu'une fée ou qu'une vache soient la mère peut déplaire à l'analysant, à la fée, à la vache, à la mère, au père, aux grands-parents, aux enfants, etc., et bien sûr à l'analyste identifié de par sa passion. La réponse (qui est une véritable interpellation de l'analyste) prise dans la perspective de la théorie forte n'a de ce fait plus rien de commun avec l'analyse sauvage, analyse dont quiconque, en omettant sciemment le sauvage, pourrait se targuer, se justifiant et s'en justifiant au nom de la théorie faible.

Le premier niveau de défense et de critique qu'exige la théorie forte consiste donc à introduire un analyste en fonction entre les deux termes de la proposition « ce n'est pas, donc c'est », ce qui confère à la théorie forte ni plus ni moins de valeur que dans son acception faible, mais une valeur différente, une valeur spécifiquement analytique par rapport à l'autre valeur qui – comme dans l'ar-

ticile en question – sera linguistique, psychologique, philosophique, que sais-je, selon l'identité de celui qui s'y intéressera.

## V

À mon avis, la métapsychologie freudienne au sens fort, la théorie la plus compacte et la plus abstraite du fonctionnement de l'expérience psychanalytique, a atteint son plein développement en 1920. C'est ainsi tout au moins qu'elle m'apparaît au début de « Au-delà du principe de plaisir », c'est-à-dire avant cet au-delà.

L'expérience psychanalytique, telle qu'elle se pratique encore de nos jours, se déroule au niveau de la séance selon les aléas du transfert et du contre-transfert, de l'inter-transfert d'après moi, aléas qui sont attendus, prévus dans leur ensemble par le théoricien – même s'ils sont imprévisibles de fait – et qui seront éprouvés, compris et interprétés par l'analyste.

Elle s'inscrit dans le cadre général du complexe d'Œdipe avec ses aspects pré-œdipiens et narcissiques.

Pour décrire son fonctionnement, il est fait recours à un élément inconnu, inobservable mais indispensable, la pulsion, ou encore les pulsions libidinales avec leurs composantes agressives et leurs niveaux de développement et de structuration. Élément qui traduit l'idée d'une énergie en provenance d'une sexualité infantile refoulée. Élément qui dans son aspect radicalement insaisissable n'est autre que l'inconscient original, creux, avant qu'il ne puisse être appréhendé en plein à travers l'ébauche de fantasmes de représentations ou d'affects, témoins rétrospectifs des effets de cette pulsion à la fois signifiante et dépourvue de signifié.

Ce sont le fonctionnement de cette expérience inter-personnelle de la cure et la direction qu'elle est supposée prendre qui sont résumés dans ce corpus théorique qu'est la métapsychologie.

La métapsychologie est composée de trois principes (Plaisir, Réalité et Constance) et de trois points de vue (topique, dynamique et économique) qui à eux seuls peuvent suffire à donner ses assises à une théorie de l'analyse en cours.

Le principe de plaisir, le plus important et le plus original des trois, comprend deux propositions majeures :

La première est sa substance même et indique sa finalité : toute augmentation de la quantité d'excitation est de l'ordre du déplaisir, toute diminution de l'ordre du plaisir.

La seconde délimite la première. Le plaisir et le déplaisir éprouvés à l'occasion de la cure ne sont pas de son ressort. Il s'agit de ne pas les confondre avec le principe en question.

Ainsi résumé, le principe de plaisir vise au plaisir, c'est-à-dire en termes absolus à la diminution de la quantité d'excitation jusqu'au point zéro. Il est alors la théorie la plus compacte et la plus sobre du but à atteindre à travers la

cure : le transfert et le contre-transfert sont l'expression de l'excitation pulsionnelle œdipienne. Plus ils sont prégnants plus est forte la quantité d'excitation. C'est cette excitation-là qui doit diminuer au point de cesser pour atteindre le plaisir du principe. Autrement dit le principe de plaisir indique ce à quoi vise l'analyse, à sa fin.

L'analyse cesse lorsque l'excitation inter-transférentielle cesse, lorsque le complexe d'Œdipe a décliné jusqu'à son anéantissement, lorsque la pulsion originale de la sexualité infantile refoulée ou inconsciente n'agit plus. Le principe de plaisir indique alors avec précision où est le plaisir dont il parle : là où se sera terminée l'analyse. En un mot *après*.

Qu'en est-il maintenant du plaisir et du déplaisir éprouvés au cours des séances ? Ils sont dus, nous dit Freud, à des modifications du niveau d'excitation pulsionnelle et sont à mettre en relation avec deux ensembles de circonstances.

Le premier concerne l'interaction, relativement peu fréquente, entre le principe de réalité et le principe de plaisir. Le plaisir ou le déplaisir éprouvés lors du heurt entre les deux principes peuvent être compris comme l'expression théorique de ce que l'on ressent à l'occasion d'un *acting*. Le principe de réalité concerne ce qui n'est pas le vécu de la séance, autrement dit tout le réel qui fait courir le risque de « réaliser » le transfert ou le complexe. Ainsi tout agissement « réel » vient-il modifier l'état d'excitation pulsionnelle du moment, augmenter ou diminuer la tension, provoquer déplaisir ou plaisir psycho-physiologiques ou, selon un autre point de vue, phénoménologiques par rapport à la finalité du principe de plaisir. La réalité quelle qu'elle soit, que ce soit le fait de l'analyste ou de l'analysant, contrecarre par l'intervention de plaisir ou de déplaisir le déroulement de l'analyse selon le principe de plaisir, à savoir sa vectorisation temporelle idéale ou linéaire du transfert (pôle du déplaisir) par l'interprétation à la fin du transfert, donc de l'analyse (pôle du plaisir).

Deuxièmement il peut s'agir d'un problème situé à l'intérieur même du principe de plaisir et qui concerne exclusivement les niveaux différentiels d'excitations pulsionnelles. L'entité pulsion a été en effet décrite à plusieurs niveaux, elle est divisible ou multiple. Une pulsion dite orale va donc pouvoir être à l'origine d'un investissement simultanément à une pulsion dite anale. C'est ainsi que les potentiels différentiels, les niveaux d'excitation respectifs, pourront expliquer la présence de sentiments ou d'affects plaisants ou déplaisants (ou de toute autre qualité, ces deux termes n'étant utilisés que par souci de simplification en référence au principe) à l'intérieur même de la relation de transfert.

Il est à noter que le plaisir et le déplaisir éprouvés pendant la cure selon ces deux schémas, s'ils contrecarrent le déroulement théoriquement linéaire du principe de plaisir, peuvent freiner ou au contraire accélérer parfois l'interprétation du transfert. Ils peuvent alors contribuer dans ce dernier cas à la visée ultime du principe.

Le principe de réalité dont il a été fait mention à propos du premier de ces deux modes d'éprouver plaisir ou déplaisir est donc un principe à la finalité identique à celle du principe de plaisir. Soulignant le danger du « réel » pendant la cure dans la mesure où la réalité serait à ce moment-là équivalente à la réalisation du désir transférentiel, il vise strictement le même but que le principe de plaisir, à savoir la fin de l'analyse et de son cortège inter-transférentiel, et le retour à la réalité quotidienne. Lors de ce retour il l'emporte, mais fugitivement seulement, sur le principe de plaisir qui n'a plus cours, avant de perdre *ipso facto* son sens de garant de la situation analytique. Une fois l'analyse terminée, ces deux principes n'ont plus de raison d'être.

Le principe de constance, quant à lui, apparaît comme moins fondamental dans la perspective de la cure et de son évolution.

En fait, il permet de saisir théoriquement une situation bien particulière, celle qui – quelles qu'en soient les causes – donne l'impression que rien ne se passe pendant la cure. Temps mort où transfert et contre-transfert semblent inexistants. Temps mort ou à défaut de plaisir ou de déplaisir à analyser, l'analyse semble arrêtée, comme si elle était terminée.

Cette pseudo-stabilité d'apparence extra-analytique peut ainsi faire penser au principe de plaisir : il n'y a plus de quantités d'excitations variables qui procureraient plaisir ou déplaisir, il y a donc illusion de non-excitation transférentielle. Ce ne serait là qu'un état de non-variation pulsionnelle temporaire. Si l'on se figure qu'entre le moment *a* et le moment *b* la pulsion demeure sans aucun changement de niveau, ou la quantité d'excitation parfaitement stable, s'il n'y a de variations dues ni à la réalité (*acting*), ni des excitations pulsionnelles différentielles, ni encore de modification quantitative sous l'effet de l'interprétation, alors rien ne permet dans le temps qui s'écoule entre *a* et *b* d'éprouver quoi que ce soit de psychanalytique, rien ne permet de prendre conscience de l'inter-transfert.

Le principe de constance peut ainsi être entendu comme la théorie de ces moments-là, de ces moments d'absence de conscience du transfert à l'intérieur même de la relation de transfert.

## VI

Les trois points de vue, pris dans la même perspective, ne font que confirmer le sens de la démarche analytique selon les trois principes.

Le point de vue topique peut s'appliquer à l'espace de la cure. Il rappelle à la fois le lieu du traitement et la disposition particulière du divan et du fauteuil, ainsi que l'espace où se jouent le transfert et la reviviscence du drame œdipien, simultanément ici et ailleurs, maintenant et autrefois. Topique manifeste, topique latente; consciente, inconsciente; infinité de rapports complexes qui s'en-

chevêtrent, se nouent et se dénouent au gré des associations de part et d'autre, globalement insaisissables si ce n'est sous cet angle.

Le point de vue dynamique peut s'appliquer aux conflits en cours, que ce soient le conflit entre le transfert et la réalité ou le conflit inter-transférentiel tels qu'ils viennent colorer le fonctionnement prévu selon le principe de plaisir et bousculer le déroulement idéal, réducteur, de la cure qu'on peut imaginer d'après ce seul principe.

Le point de vue dynamique implique en outre que les mouvements à vide que cerne le principe de constance ne sont pas dynamiques pour la cure et sa visée, qu'ils ne sont que simple suspension temporaire de l'évolution du transfert vers sa résolution.

Le point de vue économique quant à lui ajoute au temps déjà présent mais immobile dans la topique (des lieux d'époques diverses) et sporadique dans la dynamique (le temps d'un conflit ou le conflit d'une époque), la flèche du temps. A l'idée générale d'une économie en jeu, il ajoute en effet l'économie bien concrète qu'est l'épargne. La psychanalyse a comme visée de s'épargner le déplaisir inter-transférentiel, de faire l'économie de la résurgence de la pulsion, et donc, grâce à l'interprétation, celle de l'Œdipe. En ceci, il rejoint très précisément les objectifs du principe de plaisir : le véritable plaisir sera concomitant de l'instant où l'on fera l'économie de l'excitation pulsionnelle œdipienne, c'est-à-dire qu'il sera celui de l'analyse arrivée à son terme.

La flèche du temps indique selon ce point de vue et selon ce principe que le plaisir régressif dû à l'économie des conflits pulsionnels dans l'immobilisme ou dans le retour à l'époque pré-analytique par interruption prématurée n'est que plaisir temporaire, partiel ou fallacieux, et que le vrai plaisir réside dans l'« après », au-delà de l'analyse. C'est un plaisir d'avenir. Et pour éviter qu'il ne soit de nature théologique, ou *post mortem*, il faut bien admettre que l'analyse doit être terminable du vivant de l'analysant. La flèche du temps indique qu'un beau jour c'en sera fini de l'analyse, et non pas que la mort l'emportera de toute manière.

\* \* \*

J'espère par ce bref survol avoir réussi à transmettre l'idée que la métapsychologie, telle que je l'ai présentée dans les paragraphes V et VI théorise adéquatement le fonctionnement de la cure. C'est une théorie forte, strictement limitée à l'expérience.

## VII

Que se passe-t-il maintenant en 1920, dans la suite de « Au-delà du principe de plaisir » ?

Il semble que Freud – pour des raisons qui lui appartiennent<sup>2</sup> – ait cherché à construire dans ce texte une théorie psychanalytique du fonctionnement psychique de la personne en général ou, selon ma proposition, une métapsychologie au sens faible.

Son argumentation se base sur deux ordres de faits : des événements extérieurs à l'analyse et un fantasme proprement analytique. Elle vise à expliquer les premiers au moyen du second. C'est donc une théorie issue de l'expérience psychanalytique qui va servir de modèle à une généralisation de type psychologique.

L'intérêt de cette constatation me semble grand : la psychanalyse au sens strict, restreinte à une expérience originale interpersonnelle qu'il est impossible de vérifier par la présence d'un observateur ou de répéter en laboratoire et dont les résultats se transmettent avec l'aide d'arguments fondés sur la croyance, sur l'immédiateté (du type *also es ist die Mutter*), d'autant moins démontrables qu'ils sont de surcroît plus que subjectifs, intersubjectifs, la psychanalyse va servir de socle à une nouvelle psychologie, à une « métapsychologie ». En cette matière, la psychologie est fille de la psychanalyse, et non l'inverse.

Pour en revenir au texte, et de manière très succincte, on y voit Freud s'interroger sur deux ordres de phénomènes, les névroses et le jeu. Il s'agit, d'une part, des névroses traumatiques ou des névroses de guerre, avec leurs séquelles sous forme de rêves à répétition qui paraissent vains, sans utilité apparente, désagréables et par conséquent difficilement réductibles à la théorie de la satisfaction du désir. D'autre part, du jeu de l'enfant à la bobine, avec l'inlassable répétition de son premier acte que Freud interprète comme représentatif du départ de la mère, événement de nature pénible selon lui.

C'est à la lumière de ces deux observations que la tendance à la répétition, pourtant déjà familière à travers les manifestations de transfert depuis les origines de la psychanalyse, va se trouver étrangement reprise dans un nouveau contexte, celui de la compulsion à répéter des événements qui n'impliquent pas la moindre possibilité de plaisir. Ce qui semble paradoxal, car le plaisir caché dans les symptômes ou les rêves bons ou mauvais n'était bien qu'un plaisir décelé grâce à l'expérience psychanalytique, alors que les événements dont il est maintenant question, dépourvus de plaisir, sont des événements que Freud ne soumet pas à l'épreuve de la cure.

<sup>2</sup> Nous les connaissons pourtant : tenir compte des horreurs imputables à l'humanité et de la haine qu'elles présupposent. Soit. Mais il faut alors reconnaître que cela dépasse le champ d'investigation que se fixe la cure psychanalytique. Le pire nazi, le pire Khmer rouge, à supposer qu'ils veuillent entreprendre une psychanalyse, devront accepter de laisser leurs armes au vestiaire et de s'étendre les mains nues sur le divan de l'analyse. Dès lors, ce qu'ils diront ne pourra être entendu que dans le contexte inter-transférentiel.

L'instinct de mort et la haine que cet instinct cherche à théoriser ne pourront s'y traduire que par la rupture du cadre, la sortie de la situation analytique, c'est-à-dire uniquement sous forme d'*actings*, mais à une condition seulement : que ces derniers ne puissent pas être récupérés dans l'analyse et interprétés par la suite.

L'instinct de mort est donc compatible avec une théorie générale, mais il ne l'est pas avec une théorie forte ancrée dans la seule expérience de la cure.

À ce point le paradoxe devient plus clair : le principe de plaisir est supposé rendre compte de l'expérience de la cure psychanalytique elle-même. Et ce qui vient s'opposer au principe de plaisir, qui est plus « fort » que lui, qui justifie le titre « au-delà », est une répétition non pas vécue dans l'expérience de la cure, mais constatée par l'observation psychologique de Freud. C'est bien à ces conditions-là, extra-psychanalytiques, au-delà pour le psychanalyste Freud, en deçà pour le lecteur non psychanalyste, que cette répétition est présentée comme n'impliquant aucune possibilité de plaisir.

Pour comprendre ce curieux phénomène de répétition, Freud est conduit à formuler une explication issue de son interprétation de la vie infantile, à savoir le crève-cœur du petit enfant qui ne saurait avoir d'enfants comme ses parents. D'où l'indélébile et dévastatrice blessure narcissique. C'est cet « éprouvé » de l'enfant qui serait le modèle originaire de la compulsion décelée dans le jeu de la bobine et les névroses de guerre.

Or, force nous est de constater que le jeu de la bobine et les rêves répétitifs de la névrose traumatique s'insèrent parfaitement dans le cadre de la métapsychologie forte ou encore dans celui du transfert comme répétition, s'ils ont lieu en analyse. J'incline à croire que chaque analyste d'enfants trouverait sans difficulté son interprétation à un tel jeu *en séance*, et n'aurait nulle peine à l'y intégrer. De même, tout analyste confronté en séance au récit d'un rêve répétant un événement traumatique saura bien qu'un tel rêve n'est pas que simple répétition de l'événement, mais qu'il est devenu *ipso facto* répétition transférentielle pour l'analyse. Il pourra de ce fait découvrir avec son analysant que les sources du rêve remontent bien en deçà de l'accident ou du traumatisme manifeste. De compulsion à la répétition dite « au-delà », la répétition devient répétition à l'intention de l'analyste objet du transfert, et l'interprétation envisageable. Le rêve devient rêve-écran, le jeu jeu-écran. Le principe de plaisir fonctionne ainsi que la théorie du rêve comme satisfaction d'un désir.

Néanmoins Freud ne l'entend pas de cette oreille, maintient son idée d'« au-delà » et propose l'explication historico-génétique du crève-cœur, explication de type universel. Le premier épanouissement de la vie sexuelle infantile est destiné à s'effacer parce qu'il est incompatible avec la réalité.

C'est là une idée à la fois ancienne et nouvelle. Ancienne car la sexualité infantile a toujours été destinée à disparaître puisqu'elle est oubliée, refoulée selon le psychanalyste, et que les conséquences de ce refoulement seront la découverte de l'inconscient par l'analyse. Nouvelle, car il s'agit cette fois-ci de véritable extinction. Cette poussée sexuelle se termine dans les circonstances les plus pénibles, nous dit-il, accompagnées des sentiments les plus douloureux, et laisse une blessure narcissique à la trace indélébile.

L'exploration sexuelle, laquelle le développement corporel de l'enfant a mis un terme, ne lui a apporté aucune conclusion satisfaisante ; d'où ses doléances



ultérieures : “Je suis incapable d’aboutir à quoi que ce soit, rien ne me réussit”. L’attachement, tout de tendresse, qui le liait le plus souvent au parent du sexe opposé au sien n’a pas pu résister à la déception, à la vaine attente de satisfaction, à la jalousie causée par la naissance d’un nouvel enfant, cette naissance étant une preuve évidente de l’infidélité de l’aimé ou de l’aimée ; sa propre tentative, tragiquement sérieuse, de donner lui-même naissance à un enfant a échoué piteusement... » (p. 24, 25).

Qu’on est loin de la volcanique lubricité, rutilante et dérisoire, de l’enfant pervers polymorphe. C’est vraiment le fantasme de l’impuissance du fantasme que nous conte Freud aujourd’hui.

Or, cette explication, d’où vient-elle ? Il semble clair qu’elle ne provient pas de l’observation directe d’un enfant qui aurait été capable de formuler de tels propos, car il aurait dû le faire avant d’avoir transformé sa jalousie amoureuse en résignation pour qu’ils fussent compréhensibles. Si toutefois par chance un enfant venait à raconter, à dire une telle construction, ce ne serait qu’à titre secondaire, et ce ne saurait être alors rien de plus qu’un discours manifeste avec toutes les condensations et tous les déplacements à la clé, un discours-écran.

Il s’agit donc bien là d’autre chose, il s’agit d’une authentique interprétation d’analyste, d’une reconstruction originale de cette sexualité infantile méconnue, non pas en fonction de l’expérience analytique de Freud, mais en fonction des questions qu’il se pose à propos d’observations hors analyse. Nous nous trouvons en présence d’un fantasme qui nous est dit et présenté par l’analyste Freud et qui servira de modèle pour théoriser les observations psychologiques en question (jeu de la bobine, névrose traumatique) et les intégrer dans une métapsychologie concernant les enfants et les adultes ayant subi un traumatisme, c’est-à-dire tout le monde. C’est donc typique d’une théorie au sens faible.

Ce fantasme inédit, la risible tentative de l’enfant de donner naissance à un enfant, est bien curieux du reste. La crudité érotique de l’enfant qui se débarrasse d’un parent pour mieux forniquer avec l’autre, et qui était à la racine de l’Œdipe, se trouve remplacée par son impuissance à agir comme un grand. Alors que le premier était fantasme psychanalytique par excellence, qu’il était le signifié de cet inconscient signifiant, le plein de cet inconscient vide, le connu de cette pulsion inconnue, voici que le second est réalité biologique, réalité de l’enfant qui ne peut pas parce qu’il est enfant, qui pourra peut-être quand il sera grand, et qui mourra sûrement quand il sera temps.

Ce qui s’ensuivra est bien connu : la pulsion libidinale, cette entité imaginaire, imaginée par Freud pour rendre compte des phénomènes observés et vécus pendant la cure, entité fondée sur une sexualité infantile toujours inconnue car toujours refoulée, et entité indiquant l’inconscient comme virtualité signifiance (à la limite indicible), ceci tant que l’analyste ne l’aura pas pourvu d’un contenu ou d’un signifié de par sa parole interprétante, la pulsion libidinale cède la place

aux instincts de vie et de mort, substrats universels rendant compte de difficultés dues à une cicatrice narcissique soi-disant « réelle ». C'est sans doute infiniment plus acceptable pour une théorie générale du fonctionnement mental que cette révoltante pulsion libidinale.

Plus question de se demander comment elle est capable à elle seule d'engendrer de déplaisants plaisirs, de mortelles voluptés, de répugnantes délices, d'excitantes et merveilleuses abominations...

La métapsychologie qui en découle a l'insigne avantage d'être désormais accessible en plein, comme l'inconscient au sens faible. Il va de soi que les pulsions de mort vont l'emporter sur les pulsions de vie; de même l'état de mort-néant précède-t-il celui de vie. Et l'analyse, comme la vie, suit le cheminement proposé par ces pulsions. L'analyse n'est plus l'aventure unique, qui isole l'analyste du monde, cet analyste avec ses concepts impalpables, sa pulsion libidinale, son inconscient; l'analyse a dorénavant un statut scientifique honorable, au-dessus de tout soupçon, elle a pignon sur rue, l'inconscient existe, preuve en est le fantasme d'impuissance originaire. Les pulsions de vie et de mort sont enfin biologiques et non plus ésotériques comme l'était la pulsion libidinale.

Mais alors pourquoi parler de métapsychologie et non pas simplement de psychologie analytique? Conservons tout de même ce nom car, après tout, le modèle que propose Freud, celui de l'enfant impuissant, est si élaboré qu'il s'agit bien là d'un véritable fantasme analytique freudien. Et puis l'usage est là, et c'est bien de cette métapsychologie dont on parle le plus souvent.

Il est indéniable que les remous causés par « au-delà » se sont calmés. La plupart des analystes acceptent les pulsions de vie et de mort, ces nouvelles venues, à leur manière il est vrai. Il faut aussi reconnaître que la métapsychologie au sens faible comporte, comme on l'a vu, d'immenses avantages. Soulignons-les à nouveau. Il n'est plus question de la fonder sur la sexualité infantile ni sur les pulsions libidinales avec leurs caractéristiques indécidables, réelles ou imaginaires. Il n'est plus question de théoriser les oscillations entre le monisme évoqué par le narcissisme et le dualisme. Il n'y a plus besoin de tenir compte de pulsions non sexuelles, si difficiles à conceptualiser du fait que leur nécessité semble provenir davantage d'une idéologie dualiste que de l'expérience, pulsions du moi, d'emprise, agressives ou autres.

C'est au contraire la métapsychologie elle-même qui est à la source d'un dualisme solide, biologique et humaniste, et qui l'englobe tout à la fois. Il s'agit de vie, il s'agit de mort, on sait de quoi on parle, on est au-delà des paradoxes, des incertitudes, des contradictions, des doubles sens, et puis surtout on est au-delà du scandale...

Mais heureusement pour la psychanalyse toutes ces difficultés reviennent au galop avec l'expérience toujours prête à nous désarçonner, à nous décontenancer, à nous surprendre.

## VIII

Selon les idées que j'ai exposées ci-dessus, il me semble que seule la métapsychologie au sens fort rende suffisamment compte du préfixe *méta*.

1) Dans le sens de métalangage elle est langage d'un langage déjà théorique : c'est une métathéorie de la théorie du transfert. C'est une métalangue du langage du complexe d'Œdipe.

2) Par analogie avec la métaphysique, elle est recherche de l'essentiel, naturel, ontologique, humaniste.... puisqu'elle se veut théorie de la pulsion, cause première de tout fonctionnement analytique, théorie du transfert, le propre de l'homme analytique, théorie de l'expérience, origine des relations inter-humaines analytiques.

3) Dans l'acception métapsychique, enfin, elle est la théorie de « phénomènes d'ordre mental, qui sont considérés comme manifestant des facultés encore peu connues et dont l'existence même est contestée » (Lalande).

Il me paraît hors de doute que la métapsychologie au sens fort sera souvent contestée par ceux-là mêmes qui l'acceptent avec enthousiasme dans son sens faible.

À ce jour, et à ma connaissance, seule la métapsychologie comprise dans son sens fort répond vraiment à ce que le psychanalyste en fonction peut en attendre. C'est pourquoi j'aimerais proposer pour elle le nom de métapsychanalyse.

## RÉFÉRENCES

FREUD S., Au-delà du principe de plaisir, in *Essais de Psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot (*Jenseits des Lustprinzips*, Internat. Psychoanal. Verlag, 1920).

— Die Verneinung, 1925, *Imago*.

Popper K., *L'univers irrésolu*, Hermann, 1984.

— *La quête inachevée*, Calmann-Lévy, 1981.

Flournoy O., *L'acte de passage*, La Baconnière, 1985.